

Festival du cinéma latino-américain de Montréal

État des lieux

Luc Chaput

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2013). Festival du cinéma latino-américain de Montréal : état des lieux. *Séquences*, (285), 7–7.

Festival du cinéma latino-américain de Montréal

État des lieux

Le cinéma latino-américain – et, de manière plus générale, hispanophone ou lusophone – a réussi à prendre sa place dans l'univers festivalier montréalais de la fin de l'hiver : tout d'abord avec Festivalissimo, puis maintenant avec ce Festival du cinéma latino-américain de Montréal (FCLM). Cette cinématographie diverse a d'ailleurs la cote et l'on retrouve dans d'autres festivals à spectre plus large que sont le FFM ou le FNC des œuvres déjà marquantes. Le FCLM a donc eu l'idée de présenter en reprise plusieurs de ces œuvres vues ailleurs. C'est ainsi qu'un des deux films gagnants ex aequo avait connu un beau succès ailleurs à Montréal, à

Luc Chaput

O *som ao redor* (Neighboring Sounds) du Brésilien Kleber Mendonça Filho est un de ces exemples du travail de nouveaux cinéastes qui emploient les codes d'un genre pour parler d'une société, en inscrivant ce regard dans un endroit spécifique. Libre ensuite est le spectateur de construire les parallèles avec un ailleurs qu'il connaît lui-même. Ce cinéaste nous présente par de petites vignettes la vie de quelques coins de rues dans un vieux quartier de Recife maintenant envahi par des tours d'habitation. De cet environnement, se détachent des personnages sur lesquels le réalisateur s'attarde, construisant ainsi une intrigue policière. Des agents de sécurité de quartier y ont une place de plus en plus grande dans un décor sonore, à la fois précis et foisonnant, que Mendonça élabore magistralement. L'accumulation de ces détails dans une mosaïque bigarrée, filmée avec justesse par Pedro Sotero, peut dérouter le spectateur non averti. De l'écheveau de ces vies qui se croisent, s'engueulent, s'aiment ou se détestent, vient une résolution étonnante construite sur une vengeance. Recife, grande ville du nord-est du Brésil, regorge donc d'histoires tout aussi intéressantes que sa rivale Salvador de Bahia, chère à Jorge Amado, ou n'importe laquelle des villes iconiques du cinéma mondial.

D'une facture plus brute, le premier long métrage paraguayen *7 cajas* (7 Boxes) est une longue course-poursuite dans le marché municipal 4 de la capitale Asuncion. Des travailleurs peu fortunés, obligés d'accepter des tâches peut-être risquées pour quelques dollars de plus, viennent ainsi en contact avec des policiers plus ou moins louches et des commerçants de même acabit. L'emploi d'une caméra au poing et un montage nerveux qui varie les points de vue rend prenante au moins pour le temps de la projection l'aventure policière de ces jeunes, Víctor et Liz. Le film, écrit et réalisé par Juan Carlos Maneglia et Tana Schembori, a d'ailleurs reçu le Prix du public.

Un travailleur spécialisé dans une usine d'assemblage d'appareils ménagers tire le diable par la queue à Buenos Aires. Il a pourtant un deuxième boulot le soir qui le comble plus, au moins émotionnellement. Carlos est un imitateur d'Elvis Presley dans la capitale argentine et membre de cette confrérie mondiale de ces sosies de chanteurs qui trouvent, dans des locaux le plus souvent de seconde catégorie, un endroit pour montrer leur talent et leur passion dévorante. Le chanteur et acteur américain John McInerney, dans ses prestations de classiques d'Elvis, montre un talent remarquable d'interprète. Il réussit aussi à incarner ce Gutierrez, col bleu pris entre l'ombre anonyme de l'usine et les feux de la rampe. Le réalisateur Armando Bo, d'une dynastie de réalisateurs argentins, reprend en partie dans *El último Elvis* son scénario de *Biutiful* d'Alejandro González Iñárritu, dans des variations sur une famille éclatée qui trouve une conclusion dérangeante basée sur l'identification de son double à son modèle.

Le jury a décerné son prix ex aequo avec *Som à de jueves a domingo* (Thursday Till Sunday) de la Chilienne Dominga Sotomayor Castillo, retour autobiographique sur un voyage d'une fin de semaine vers le désert d'Atacama au propos d'une minceur diaphane. Il aurait pu choisir plutôt *La Sirga* (The Towrope) du Colombien William Vega; cette première œuvre fait preuve d'une grande maîtrise dans son emploi d'un environnement lacustre où Alicia, une jeune femme, trouve refuge chez son oncle aubergiste. Le spectateur l'accompagne par le biais d'une caméra marchant sur la pointe des pieds dans cette contrée où les roseaux, le brouillard, le vent, la pluie façonnent un milieu de pêche, de chasse et de villégiature qui est en train de changer. Voilà quelques-uns de ces longs métrages qui accompagnaient un hommage mérité à l'Argentin Carlos Sorin, auteur de *Historias mínimas*.